

Georgette resta un instant hésitante, puis répondit :

— Je ne sais pas.

Elle n'osait pas avouer qu'elle n'avait pas d'argent, et surtout ne voulait point parler de Paul Lebran à son compagnon.

Celui-ci parut se fléchir.

— Ma chère enfant, dit-il, ne soyez plus ni inquiète, ni embarrassée ; à quelques pas d'ici demeurent deux vieilles dames, les deux sœurs, dont je suis le médecin et l'ami ; je vais vous conduire chez elles et elles seront heureuses de vous donner l'hospitalité. Voulez-vous ?

Comme elle était très hésitante, il l'engagea d'une voix si insinuante, si onctueuse, sa sollicitude était si grande que, ayant d'ailleurs une entière confiance en cet homme si bon, si honnête, elle accepta.

Ils marchèrent encore quelques instants dans la rue silencieuse, puis s'arrêtèrent devant une maison de sombre apparence. L'inconnu souleva le marteau de la porte, le laissa retomber et, peu après, la porte s'ouvrit.

L'homme et la jeune fille entrèrent dans un large corridor, mais en sortirent bientôt pour traverser un petit jardin et arriver à un pavillon où le "médecin" pénétra le premier pour allumer une lampe à pétrole. Alors il fit entrer Georgette dans un salon richement meublé garni de belles tentures. Au milieu, un guéridon recouvert d'un tapis, un canapé avec coussins et des fauteuils moelleux, deux glaces de Venise et, appendus aux murs des tableaux représentant des scènes religieuses.

Georgette s'était étonnée d'avoir vu entrer le monsieur dans le pavillon comme chez lui, et s'étonna davantage encore quand elle vit allumer le feu dans le foyer de la cheminée.

— Je vous quitte un instant, ma chère enfant, dit-il, je vais avertir ces dames, qui viendront vous recevoir ; veuillez vous asseoir. Il souleva une portière et disparut.

Georgette ne se tenait plus sur ses jambes, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Mais au bout d'un instant, elle se dressa d'un bond, ayant retrouvé sa vigueur comme par enchantement. L'idée venait de lui venir qu'elle était peut-être tombée dans un piège. Quoi, ce prétendu saint homme ne serait-il qu'un misérable, qui s'était joué de sa crédulité !

Elle marchait vers la porte, prête à s'enfuir, quand le monsieur reparut, portant un plateau chargé de comestibles, de flacons de vin et de liqueurs, de deux verres et de deux couverts qu'il posa sur la table.

— Mais monsieur... commença Georgette stupéfaite.

— Ces dames vont venir, dès que votre chambre sera préparée, interrompit-il. En attendant, ma charmante enfant, vous allez vous réconforter, ce dont vous avez grand besoin ; allons, asseyez-vous là, en face de moi.

Elle resta immobile. L'illusion n'était plus possible : cet homme était un misérable, un tartufe.

Le timbre de sa voix n'était plus le même, sa physionomie s'était transformée ; ce soi-disant médecin des pauvres, cet instrument de la Providence, qui lui avait tenu un langage si édifiant, lui apparaissait maintenant, comme un misérable.

Elle jeta autour d'elle des regards effarés.

Lui souriait, la regardant d'une façon étrange.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez indignement trompée !

— Allons, allons, répliqua-t-il, reprenant son ton hypocrite, me feriez-vous un crime d'avoir employé une ruse innocente pour vous amener ici.

— Ah ! fit Georgette indignée ; et je me suis laissée prendre aux beaux sentiments que vous affichez !

— Ma belle enfant, mes sentiments sont bien ceux que je vous ai fait connaître ; mais Dieu ne défend pas à ses créatures de récolter quelques-uns de ces jolis fleurs que l'on trouve dans cette vallée de larmes.

— Vous êtes un misérable !

— Si vous saviez, ma mignonne, comme votre courroux vous rend plus belle encore ! Ah ! tenez, je vous aime, et si vous êtes gentille, je vous adorerai !... Je vous l'ai dit, je suis riche ; avec moi rien ne vous manquera ; je vous donnerai de magnifiques bijoux, vous aurez des toilettes superbes, qui rehausseront encore l'éclat de votre beauté... Vous serez adorable !

Georgette bondit vers la porte.

Mais il avait prévu ce mouvement ; il arrêta la jeune fille au passage et l'enlaça.

— Au secours ! au secours ! appela-t-elle en se débattant.

— Il est inutile de crier, mon amour, dit-il, on ne peut pas vous entendre. Allons, ne soyez pas méchante ; à quoi cela vous sert-il, de jouer cette comédie ? Venez, soupons tranquillement.

— Au secours ! au secours ! appella-t-elle encore.

Il la serrait dans ses bras à l'étouffer.

La malheureuse enfant sentait ses forces l'abandonner et se voyait perdue.

Dans l'acharnement de la lutte, les deux corps heurtèrent violemment le guéridon qui fut renversé. Soudain, la flamme du pétrole courut sur le rham répandu d'un flacon ; une nappe de feu couvrit le tapis, les rideaux s'enflammèrent et l'incendie se communiqua aux tentures.

Abandonnant la jeune fille, l'homme se mit à arracher les tentures, espérant ainsi se rendre maître du feu ; mais le fléau allait plus vite qu'il. Il dut se réfugier dans le jardin pour ne pas être brûlé lui-même.

Georgette était sortie du pavillon avant lui. Dès qu'elle avait été libre de ses mouvements, retrouvant vite sa présence d'esprit, elle avait repris son petit paquet, qu'elle avait déposé sur une console, et s'était élancée hors de ce lieu maudit. Mais arrivée à la porte sur la rue, elle ne sut comment se faire ouvrir, ignorant qu'il fallait crier : "Cordon, s'il vous plaît !" Encore haletante et toute tremblante, elle se tapit contre la muraille.

Cependant le feu, qui dévorait le salon du rez-de-chaussée, menaçait de détruire le pavillon tout entier. A son tour, le locataire affolé appelait au secours et criait au feu !

Alors les fenêtres de derrière de la maison s'ouvrirent et bientôt de tous les côtés, les cris au feu ! au feu ! retentirent, jetant l'alarme dans la rue solitaire.

On heurta violemment à la porte de la maison ; elle s'ouvrit, et pendant que quelques personnes se précipitaient dans le corridor et couraient au pavillon pour porter secours et aider les locataires de la maison, déjà sur le lieu du sinistre, Georgette franchit le seuil et disparut dans l'ombre de la rue.

Après une course de quelques minutes, elle s'arrêta hors d'haleine et respira à pleins poumons.

## XXII.—L'ASILE DE NUIT

Toute peureuse, la jeune fille regarda autour d'elle. Où se trouvait-elle ? Elle ne le savait pas. Elle hésita d'abord sur la direction qu'elle devait suivre, puis marcha au hasard, devant elle. Elle se croisa avec une escouade de pompiers qui accouraient pour éteindre l'incendie.

Elle se remit à courir au hasard d'une nouvelle course haletante ; mais au bout de quelques instants elle dut ralentir sa marche, la respiration lui manquant.

Une masse sombre et énorme se profilait devant elle. C'était le Panthéon.

Se donnant un peu de hardiesse, Georgette s'adressa à un monsieur qui donnait le bras à une dame, et lui demanda si elle était encore bien éloignée du boulevard de Clichy.

Le monsieur regarda la jeune fille, sourit et répondit :

— Vous vous êtes égarée, madame ; le boulevard de Clichy est très loin d'ici ; vous ne pouvez pas y arriver avant une heure de marche.

Il allait sans doute indiquer à Georgette son chemin, mais la dame ne lui en laissa pas le temps.

— Il ne me plaît pas, dit-elle d'un ton peu gracieux, que tu t'amuses ainsi à parler à des gens que tu ne connais pas : viens donc !

Et la dame entraîna le monsieur.

A l'extrémité de la rue Soufflot, Georgette se sentit tout à coup défaillir ; elle fit encore quelques pas et vit un banc sur lequel elle se laissa tomber.

Elle se sentit traversée par un frisson au souvenir du guet-apens auquel elle avait eu le bonheur d'échapper, et en se rappelant l'indigne traitement qu'on lui avait fait subir à l'auberge du Faisan Doré. Un instant elle fut tentée de se considérer comme la plus malheureuse des créatures ; mais la pensée de Paul suffit à rasséréner son âme.

Hélas ! elle n'était pas auprès de lui, il n'était pas là pour la protéger. On venait de lui dire que pour arriver au boulevard de Clichy elle avait une heure de chemin à faire. Elle laissa échapper un long soupir. Il fallait qu'elle se résignât à passer la nuit à la belle étoile.

Elle s'absorba dans une profonde rêverie.

De temps à autre, le roulement d'une voiture se faisait entendre sur le pavé.

Da boulevard Saint-Michel venaient des cris et des chants d'étudiants. Georgette n'entendait rien. Sa pensée devenait flottante et, peu à peu elle perdait conscience de son être. Elle allait probablement s'endormir, ce qui eût été dangereux, car après sa course de tout à l'heure, qui l'avait mise en sueur, l'air vif commençait à la saisir.

Soudain, une main se posa sur son épaule et une voix rude lui dit :

— Que faites-vous là ?

Elle se redressa brusquement, effrayée, mais se rassura aussitôt en voyant l'uniforme d'un gardien de la paix.

— Monsieur, répondit-elle de sa voix très douce, je me repose.

— On ne se repose pas à cette heure sur la voie publique.

Elle se leva, ayant son paquet à son bras regarda tristement le gardien de la paix, soupira, et des larmes jaillirent de ses yeux.

L'agent, qui l'examinait, vit les larmes et, d'un ton radouci :

— Où demeurez-vous ? lui demanda-t-il.

— Monsieur, je n'ai pas encore de domicile à Paris ; j'y suis arrivée dans la nuit et me suis égarée.

— Je vais vous conduire dans un hôtel.

— Hélas ! je n'ai plus que quelques sous dans ma poche.

— Diable ! cela se complique : je vais être obligé de vous emmener au poste.

Georgette ne savait pas ce que c'était qu'un poste de police ; cependant elle ne put entendre ce mot sans frémir.

Mais plus il l'examinait, plus le gardien de la paix comprenait que cette belle jeune fille, aux yeux limpides, à l'attitude modeste, méritait d'être traitée avec certains égards.

Il réfléchit quelques instants, puis reprit :

— Non, je ne veux pas vous mener au poste ; j'ai mieux pour vous. Venez avec moi.

Elle obéit docilement.

Mais, après une vingtaine de pas :

— Monsieur, où me conduisez-vous ? demanda-t-elle ; je vous en prie, dites le moi.

— Je vous conduis à un asile de nuit, pour femmes où j'espère vous faire recevoir.

— Merci, monsieur.

La jeune fille n'ignorait pas l'existence dans Paris de plusieurs de ces asiles, fondations charitables où de malheureuses femmes, momentanément sans domicile, vont demander le soir l'hospitalité pour la nuit.